

Les espaces ethniques tzigane et juif dans les interstices de la culture finnoise: les premiers romans de Veijo Baltzar et Daniel Katz

Harri Veivo

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Dans l'article qu'il a consacré au premier roman de l'écrivain juif finlandais Daniel Katz, *Kun isoisä Suomeen hiihti* publié en 1969 (trad. française *Le grand-père Benno*, 1996), le poète Pentti Saaritsa constate que l'écrivain apporte une nouvelle dimension à la littérature finnoise, comme en témoignent les dernières lignes de son texte: "À la fin, on reste étonné par le fait qu'il est possible de décrire *un tel* domaine de la réalité d'une manière *aussi* légère et pleine d'esprit, et pourtant en *finnois*" (118; italiques de l'auteur). L'œuvre de Katz est perçue ici non pas uniquement comme un exercice de style et de narration particulièrement réussi, mais aussi comme une extension de l'ontologie de la littérature finnoise; pour Saaritsa, ces deux dimensions de la littérature, langue et référence, vont de pair, et d'une certaine façon le mérite de Katz est justement de réussir à manipuler la langue d'une manière nouvelle, accédant ainsi à une partie de la réalité jusqu'ici occultée par la littérature finnoise, ses normes stylistiques et ses modèles narratifs. Saaritsa note aussi que la prose de Katz fait miroiter des précurseurs dont le nom reste introuvable, probablement parce qu'ils n'ont jamais existé. En plus d'étendre sa portée ontologique, le roman de Katz dessine ainsi en filigrane une histoire imaginaire des lettres finlandaises.

L'étonnement de Saaritsa témoigne de la place insignifiante, voire inexistante que la tradition a offerte aux groupes ethniques minoritaires de la Finlande depuis le début du 19^{ème} siècle et l'éveil de la conscience nationale finlandaise. La littérature finnoise (c'est-à-dire écrite en finnois)

s'est construite au cours du 19^e siècle sur les fondements offerts par la philosophie romantique de Herder et la philosophie de l'histoire de Hegel. Les premiers textes programmatiques insistaient sur l'unité de langue, de culture et de nation, perçue comme le seul garant de la stabilité de l'État à venir. Le 19^e siècle fut marqué par plusieurs décennies de lutte pour l'hégémonie entre la vieille élite suédophone et la classe ascendante finnoise. La littérature finnoise, portée par un public de plus en plus nombreux et un réseau d'édition et distribution de plus en plus efficace, s'est finalement imposée au détriment de la littérature écrite en suédois, dont la présence en Finlande remonte pourtant au Moyen-Âge. La situation se stabilise vers le début du 20^e siècle: désormais, il sera reconnu que la Finlande a deux langues nationales (le finnois et le suédois) et deux littératures. Or, le pays a toujours compté plusieurs ethnies, plusieurs langues et plusieurs religions dans son espace. Les peuples Sami y habitent depuis la période préhistorique, une population allemande est attestée depuis le Moyen Age, les tziganes¹ sont arrivés au 16^e siècle, les juifs et les tatars musulmans principalement au 19^e. Bien que représentés dans la littérature depuis longtemps, la véritable entrée de ces langues et groupes dans le champ littéraire finlandais en tant qu'agents de production ne s'est faite que dans les années 60.

Daniel Katz (né 1938) est considéré comme le premier écrivain juif finnois. Comme la réaction de Saaritsa le montre, il a vite été repéré par la critique comme porteur d'une voix et d'une vision du monde atypiques. Veijo Baltzar (né en 1942) est le premier écrivain tzigane qui a réussi à se faire publier par une maison d'édition majeure et à éveiller la curiosité du public au-delà de son propre groupe ethnique. Le choix de traiter Katz et Baltzar ensemble et sous l'angle de l'espace est motivé en premier lieu par la place que les juifs et les tziganes occupent traditionnellement dans le symbolisme des sociétés européennes: d'origines différentes et sans statut de propriétaire terrien, ils sont des étrangers dans le sens simmelien du mot, et ainsi susceptibles d'accumuler des stéréotypes négatifs et de fonctionner comme boucs émissaires (Clark, "Severity" 244). D'autre part, le rapprochement de Katz et Baltzar est justifié par leur participation au processus de questionnement de l'identité et de la société finlandaises, entamé sous plusieurs angles par de nombreux écrivains de la jeune génération au cours des années 60. Cette affinité a été notée par la critique de l'époque (Saaritsa, "Outo ja tuiki tuttu"; Puhakka, "60-luvun viimeisiä"), et elle est toujours d'actualité. Chez les deux écrivains, l'écriture romanesque donne

lieu à la construction d'un espace déterritorialisé et "différent" de l'espace de la population majeure, et ainsi sujet à négociation. D'autre part, ces espaces ont un caractère sub- ou transnational, avec des ramifications dans les interstices de l'espace de la population dominante ou au-delà des frontières vers des espaces géopolitiques plus vastes. Ces ramifications lient les pratiques mobiles de l'espace à l'identité tzigane et juive, ainsi qu'à des processus de modernisation de la société et de transformation du système géopolitique européen, deux sujets de préoccupation majeure des Finlandais dans les années 60, perçus d'une manière différente par ces écrivains.

Avant d'analyser les romans de Baltzar et Katz, il est nécessaire de regarder de plus près la construction de la littérature nationale finlandaise et les corrélations entre l'ethnie et l'espace qui lui sont inhérentes. Le réveil national finlandais du 19^e siècle a systématiquement cherché à unifier la diversité linguistique du pays et à projeter la littérature sur l'espace, dans le but de construire une représentation imaginaire et unifiée du pays et du peuple qui transcende les particularismes locaux et offre une motivation métaphysique à l'occupation du territoire. Dans les années 60, ces facteurs conditionnent toujours l'idée de la littérature finlandaise – sinon de la Finlande même – et constituent le cadre de production et réception pour Baltzar et Katz, et donc une condition pour l'analyse de leurs œuvres.

Lorsque la Finlande devient en 1809 un Grand-duché de l'empire russe, suite à l'échec subi par la Suède dans la guerre contre le tsar Alexandre le 1^{er}, la production culturelle en finnois est pratiquement inexistante et l'utilisation de la langue est limitée aux situations de la vie quotidienne. L'élite culturelle, entièrement suédophone, se voit subitement empêchée de communiquer avec la capitale traditionnelle, Stockholm, mais ne veut pourtant pas envisager une politique d'assimilation volontaire avec le nouveau pouvoir. La voie choisie est dès lors la construction d'une culture finlandaise, travail gigantesque inspiré par l'esprit du romantisme imprégné de philosophie allemande.

Le romantisme insistait sur le droit des peuples à défendre leur culture et langue propres ainsi que sur l'importance de l'Histoire. Contrairement à l'esprit classique qui favorisait les grandes langues de la civilisation européenne, pour les romantiques, chaque langue était importante, car chacune permettait d'exprimer une vision du monde spécifique. Cette philosophie insistait sur la valeur des événements historiques glorieux: ils étaient, d'une part, les principaux facteurs à avoir formé l'esprit

spécifique du peuple en question et, d'autre part, les garants de la légitimité de son existence, dont la forme idéale était l'État-nation (Karkama 124-129). Dans ce cadre, la littérature avait pour fonction de représenter, dans la langue du peuple, le passé historique, réel ou à valeur symbolique, ou bien de fournir des récits de personnages exemplaires qui permettaient la communication des valeurs fondatrices de la nation; elle devait lier, par la littérature, l'esprit national et la conscience nationale. Sans ce lien au peuple et à la nation, la littérature était jugée vaine (voir Nummi, "Se ainoa tarpeellinen", et Knapas, "J.V. Snellman").

Ayant appartenu au royaume de la Suède, les Finlandais ne pouvaient pas se réclamer d'événements historiques spécifiques pouvant légitimer l'existence de leur nation. Les regards se tournèrent alors vers la riche tradition de la poésie orale, qui avait éveillé la curiosité des universitaires déjà au 18^e siècle. Les travaux de recherche et de documentation de l'époque étaient motivés par un intérêt ethnologique et linguistique, mais avant tout par le désir de trouver dans les chants recueillis les fragments d'une épopée héroïque capable d'offrir la représentation d'un passé glorieux réel ou imaginaire. Ce projet a atteint son apogée dans le travail d'Elias Lönnrot, qui a réalisé 11 voyages de documentation et composé – à partir du matériau récolté, mais aussi grâce à un travail créatif important – *Le Kalevala*, qui a vite acquis le statut d'épopée nationale.

L'élément important de cette période pour notre sujet est que le travail de documentation de Lönnrot et l'œuvre qu'il a composée, ont permis de lier les centres intellectuels du Sud de la Finlande avec les régions lointaines de la Carélie dans l'Est et de la Laponie dans le Nord. Ainsi, à côté de la fonction de légitimation historique, *Le Kalevala* a fortement contribué à la formation de la conscience géographique des Finlandais. Ce travail fût mené parallèlement par d'autres écrivains et artistes, parmi lesquels le poète J. L. Runeberg, l'écrivain et professeur d'histoire Z. Topelius et les peintres liés au mouvement du Carélianisme vers la fin du siècle. La poésie épique et lyrique de Runeberg fût d'une importance majeure. Premier écrivain finlandais de stature internationale, il a transposé la sensibilité romantique pour la nature dans le cadre finlandais et remplacé la figure du "sauvage noble" par la représentation idéalisée du paysan tenace, pieux et généreux. Dans son œuvre, cette figure occupe une place de droit dans une société rurale et sans conflits intérieurs, mais qui est engagée dans une lutte continue contre le climat rude, tout en ayant une relation authentique avec la nature (Wrede, "Johan Ludvig Runeberg").

Les œuvres de Runeberg, Topelius et de leurs contemporains ont codifié les éléments du paysage national idéal et établi un répertoire de personnages- et milieux-types ainsi que les oppositions fondamentales nécessaires à la constitution d'une identité nationale au 19^e siècle, notamment celles entre la civilisation et la nature et entre la culture chrétienne occidentale (représentée par les Finlandais) et la menace orientale et barbare. L'occupation du territoire a ainsi reçu une légitimation métaphysique. Plus tard, lorsque la lutte pour l'hégémonie entre les Finlandais finnophones et suédophones est devenue plus âpre, cette constellation a été reconfigurée. Les premiers se sont définis en opposition aux seconds, et le paysage national a été divisé en deux variantes: l'intérieur du pays avec ses lacs et collines devenant symbolique pour les finnophones, et les côtes de la mer avec ses rochers, vues dégagées, pêcheurs et l'arrière-pays fertile pour les suédophones (voir Koli, "Suomenruotsalaisuuden syntyy").

Ces codifications de l'espace s'ouvrent pourtant à un jeu dialectique entre sens, absence de sens et sens différents, analysable avec la théorie des non-lieux de Marc Augé. Le récit de l'État-nation forgé au cours de 19^e siècle et les corrélations de personnages, motifs, milieux et paysages qu'il contient constituent l'espace en "lieux anthropologiques" qui sont, selon Marc Augé, à la fois "identitaires, relationnels et historiques", des "principes de sens" qui répondent au besoin de "penser l'identité et la relation" (67-69). Le cadre typique de l'action romanesque ou de la description poétique dans la littérature finlandaise contient des éléments qui représentent à la fois des éléments locaux, partagés par les Finlandais, et des éléments qui renvoient à l'autre, le plus souvent à la nature hostile, miroir fondamental de l'identité finlandaise. Pour Augé, l'autre type de lieu est le "non-lieu", marqué par l'absence de fonctions symboliques propres aux lieux anthropologiques, et par voie de conséquence par l'absence de sens. Les non-lieux sont typiquement des espaces de transition ou d'occupation temporaire, comme "les squats, les clubs de vacances, les camps de réfugiés, les bidonvilles promis à la casse ou à la pérennité pourrissante", voués "à l'individualité solitaire, au passage, au provisoire et à l'éphémère" (100-101).

Pour Augé, la problématique des non-lieux s'inscrit dans le cadre de la réflexion anthropologique sur la surmodernité, mais ses termes sont transposables dans le contexte de la représentation de l'espace dans la littérature des groupes ethniques minoritaires dans les années 60. Si nous faisons abstraction du contexte socioéconomique et médiatique contemporain dans la production de la surmodernité, certes important pour Augé,

il est possible d'analyser la dialectique des lieux et non-lieux, "polarités fuyantes" (101), comme un processus inhérent au projet de littérature nationale, dont un des objectifs a justement été de construire des lieux anthropologiques, et qui a relégué les autres groupes ethniques à la marge, dont une manifestation est justement le non-lieu. Le romantisme finlandais qui a offert le fondement idéologique à la culture finlandaise fût orienté vers la modernisation de la société, considérée comme la condition nécessaire de l'autonomie culturelle puis de l'indépendance de l'État. L'occupation symbolique du territoire national fût un de ses objectifs, et ce travail a pavé la voie à l'industrialisation, au développement des voies de communication et à l'utilisation des ressources naturelles, non sans créer des tensions et contradictions entre la nostalgie de la nature "pure" et le désir de la maîtriser. L'hypothèse de lecture que je veux suivre dès lors est de chercher dans les romans de Baltzar et de Katz des espaces "autres", différents des lieux anthropologiques constitués par la grande tradition de la littérature nationale, qui identifie le peuple avec le territoire. Pour les groupes ethniques minoritaires, ces lieux sont déjà occupés; restent à leur disposition les interstices et les ramifications sub- et transnationales, en dehors du cadre des lieux anthropologiques.

Dans cette transposition critique, il faut cependant dépasser l'opposition du "plein" et de "vide" qui caractérise l'argumentation d'Augé. Selon Wolfgang Iser et John Paul Jones III, la contingence et la relation à l'autre, fondamentales à toute construction identitaire, sont aussi inhérentes à la production de l'espace dans l'action et la représentation. Même si l'espace peut être représenté comme une totalité structurée, dont une variante est le lieu anthropologique, cette représentation n'est jamais capable de subsumer totalement la différence ("Identity, Space" 149-152). Si nous analysons le non-lieu comme la polarité d'un lieu anthropologique, comme la marge laissée vacante par les représentations de la culture dominante, et dont les groupes minoritaires peuvent ainsi librement s'emparer (comme notre hypothèse de lecture le suggère et comme c'est le cas des squats, camps de réfugiés et bidonvilles mentionnés par Augé), il est clair que les non-lieux ne sont pas définitivement marqués par l'absence de société ou d'histoire. Ils sont plutôt les dépositaires potentiels d'une société et d'une histoire autres, des sites suspendus entre l'oubli et la possibilité de devenir des lieux porteurs de sens (voir Berenstein-Jacques, Guez et Tufano, "Triologue"). Vu sous cet angle, les non-lieux sont des espaces de liberté que la culture dominante laisse à la disposition

des groupes minoritaires, mais qui restent relationnels, conditionnés par les lieux anthropologiques.

Dans la construction littéraire des identités nationales tout au long du 19^e siècle, la figure du tzigane a été vue comme le symbole de la nature opposée à la civilisation et à la culture, soit dans un sens négatif (vilipendé, incarné par le sauvage sale, brutal et illettré) soit dans un sens positif et idéalisé (incarné par le bohème vagabond, objet d'identification de poètes en quête de liberté imaginaire). Dans de très rares cas, les tziganes ont été perçus comme des membres – marginaux, certes, mais intégrés – de la société. Selon Philip Landon, de tels exemples sont *Carmen* de Prosper Mérimée et *Les sept frères*, le premier chef-d'œuvre romanesque de la littérature finnoise, publié par Aleksis Kivi en 1870. Dans le *Bildungsroman* satirique de Kivi, une famille tzigane sédentarisée, mais exerçant des métiers qui imposent une itinérance à échelle locale, sert de contre-exemple pour faire valoir l'état de sauvagerie des personnages principaux, une fratrie de sept orphelins qui refusent de se soumettre aux exigences de la société. Mais ici aussi la tolérance est limitée: la société rurale de Kivi approuve les services offerts par les tziganes, mais ne tolère guère leur perpétuation par la procréation ("Bohemian Philosophers" 51-59).

Malgré l'exemple de Kivi, les tziganes n'ont jamais vraiment eu droit de cité dans les lettres finlandaises avant la fin des années 60. Veijo Baltzar, qui a commencé sa carrière avec le roman *Polttava tie* (Le chemin brûlant) en 1968, suivi par *Verikihlat* (Fiançailles de sang) en 1969 et *Mari* (Marie) en 1970, est considéré comme le premier écrivain tzigane de Finlande, qui représente la vie de son groupe ethnique "vue de l'intérieur" (*Otavan kirjallisuustieto* 69). Ses débuts coïncident avec les prémisses d'un changement dans la politique finlandaise à l'égard des tziganes, elle-même fortement influencée par le climat libéral qui a caractérisé l'opinion publique des années 60. Si la "question tzigane" avait été jusque-là perçue par les autorités comme un problème concernant un groupe social destiné à disparaître par assimilation dans la population dominante, elle sera désormais reformulée comme un problème de préservation, défense et reconnaissance d'un héritage artistique et linguistique et d'un mode de vie propres à un groupe culturel distinct. L'activisme de certains militants tziganes, aidés par un petit nombre de jeunes hommes politiques, l'essor et la reconnaissance nouvelle de la culture tzigane, et surtout l'internationalisation de l'opinion publique et les comparaisons défavorables avec la

Suède sont des facteurs déterminants dans cette évolution politique, mais elle était aussi liée au processus de modernisation rapide de l'ensemble de la société qui rendait obsolètes les métiers traditionnels des tziganes et le mode de vie itinérant qu'ils permettaient (Pulma 160-188). A bien des égards, la fin des années 60 et le début des années 70 ont ainsi marqué une période de crise dans la vie tzigane: s'opposaient et s'entremêlaient, d'une part, la recherche de nouvelles articulations avec la société dominante, elle-même en train de se recomposer, et, d'autre part, les conflits entre l'obligation de se moderniser, de prendre de la distance avec la tradition, et la nécessité de préserver la culture et les coutumes propres au groupe.

Les trois premiers romans de Baltzar s'engagent dans un dialogue critique avec ce contexte social et politique, et la critique de l'époque n'a pas hésité à les interpréter comme témoignages ou documents sur la vie tzigane (voir Ripatti, "Suomalaiset neekerit", et Laininen, "Valkoisien mielen synty"). Le premier se lit comme un roman d'apprentissage où le personnage principal, un jeune tzigane, réussit à gravir les échelons de la société et devient à la fin un médecin fort respecté dans la société. En même temps, il s'engage à moderniser la vie de son peuple, notamment en incitant les autres tziganes à voter, étudier et adapter leurs codes vestimentaires à la culture dominante. Si la fin de ce premier roman est heureuse, les deux suivants montrent la vie tzigane d'une manière bien plus sombre. *Verikihlat* est le récit de deux familles prises dans une spirale haineuse de vengeance dont l'origine remonte loin dans le temps, mais qui oblige les nouvelles générations à faire respecter l'honneur de la famille par la vengeance. Dans *Mari*, le personnage principal est une jeune femme, scolarisée pendant quelques années dans son enfance, mais reprise ensuite dans la vie itinérante traditionnelle. Mariée de force, elle devient dépendante, puis amoureuse de son mari et renonce à toute aspiration à une vie moderne, différente du rôle ordinaire de la femme tzigane. A la fin, après un ultime effort pour s'opposer à sa condition, elle est maltraitée et abandonnée par son mari. Dans *Polttava tie* et *Verikihlat*, l'utilisation d'un narrateur à la première personne permet au lecteur de voir "de l'intérieur" l'évolution du personnage et ses hésitations entre l'aspiration à la liberté individuelle moderne et la tradition; plus complexe dans sa structure, *Mari* met en scène, grâce à une variation de voix narratives, la vie intérieure de plusieurs personnes et permet ainsi d'apercevoir les conflits entre la modernité et les coutumes et attentes séculaires de plusieurs points de vue sexués et variables selon les générations.

L'identité des tziganes finlandais fût traditionnellement fondée sur deux facteurs: la descendance biologique et l'adoption de marqueurs et pratiques culturels, comme la langue, le code vestimentaire, les règles de comportement et le mode de vie itinérant (Grönfors 155-174). Dans les années 60, les marqueurs et pratiques culturels sont soumis à de nouvelles tensions. La culture tzigane devient plus acceptée et visible, mais en même temps la modernisation de la société rend difficile l'observation des vieilles coutumes et la préservation du mode de vie traditionnel. Cette tension constitue un des thèmes majeurs des romans de Baltzar. L'identité tzigane qui ressort de ces textes a un caractère fortement performatif: elle est construite dans les actions qui reprennent les modèles de comportement traditionnels, soit en réaction positive aux attentes des autres tziganes, soit par opposition aux attitudes et actions de la population dominante. L'existence des modèles alternatifs – dans *Polttava tie* – ou des hésitations et doutes sur le bien-fondé de l'action performative, thématiques dans *Verikihlat* et *Mari*, produit une distance critique qui met en lumière la nécessité de trouver un nouvel équilibre entre la vie individuelle et les modèles d'identité qui ne garantissent plus ni l'épanouissement de l'individu, ni l'avenir de la famille, unité de base de la société tzigane chez Baltzar.

La modernisation de la société en Finlande dans les années 60 (comme dans la plupart des pays européens) était articulée autour de questions de lieux et d'espaces: urbanisation, exode rural, immigration, modernisation de l'habitat, construction de cités et villes nouvelles – et pour les populations tziganes, sédentarisation et abandon du mode de vie itinérant. Dans les romans de Baltzar, les lieux où ce conflit entre tradition et modernité se joue se situent dans les interstices de l'espace de la population dominante.

Le mode de vie itinérant traditionnel des tziganes produit une géographie de réseaux, nœuds et points de repère, et dont l'échelle est variable. Elle est structurée en grands territoires désignés par les points cardinaux et réservés par la force de la tradition à une famille qui en tire les moyens de sa subsistance. Une entorse aux règles de la communauté produit une modification temporaire de ces espaces, elle-même réglemée par la tradition. Par exemple, après le rapt pour mariage du personnage principal par Kasimir (le prétendant violent mais charismatique) dans *Mari*, le jeune couple est forcé de quitter le territoire familial pour une période donnée avant de pouvoir y retourner et renouer les liens familiaux; dans *Verikihlat* l'homicide oblige la famille du défunt à la vengeance et

produit une déstabilisation permanente des territoires, dans le sens où ceux qui sont concernés par la vengeance sont obligés de chercher, soit un refuge, soit l'ennemi, en-dehors de leur territoire traditionnel, même à l'étranger en Suède. Le camp tzigane, éphémère dans l'espace et le temps, est un véritable espace ethnique "propre" à l'intérieur de cette géographie de réseaux dans le sens où il est régleménté par la tradition et les mœurs et offre un lieu d'interactions entre membres du même groupe ethnique, et, par voie de conséquence, un lieu de socialisation à l'identité tzigane traditionnelle, dont le caractère performatif est fortement souligné dans ces instances par Baltzar. L'arrivée des jeunes protagonistes au camp tzigane dans *Polttava tie* (107-140) et *Verikihlat* (164-200) déclenche invariablement un processus de provocations rituelles, dont l'issue est une bagarre tout aussi rituelle qui permet l'affirmation de l'identité masculine. De la même manière, la vie au camp donne lieu à des joutes verbales et actions qui renforcent la hiérarchie des sexes et les rôles traditionnels des femmes et des hommes au sein de la société.

L'image que Baltzar offre de ces lieux à fort caractère ethnique est profondément ambivalente. D'une part, ces espaces éphémères sont des lieux d'appartenance, à la famille, au groupe ethnique, aux traditions qui les soutiennent. D'autre part, ce sont des lieux de crise, de déchirement entre l'aspiration à un épanouissement personnel, fortement mise en valeur dans les sociétés modernes, mais contraire à la cohésion réclamée par la communauté tzigane. Les espaces des tziganes, situés dans les non-lieux de la culture dominante ou dans ses interstices, restent marqués par les tensions de modernisation et les crises d'identité qui proviennent de la transformation de la société Finlandaise.

Il est important de noter que cette crise d'identité n'est pas liée d'une manière univoque aux lieux d'interaction avec la population dominante. A part le premier roman, où le narrateur-protagoniste passe par l'armée, la prison et les études et accède à une profession, les romans de Baltzar n'offrent pas d'alternative tangible au mode de vie traditionnel. L'interaction avec la population dominante ne donne pas lieu à l'intégration; elle est plutôt marquée par des actes et des discours discriminants qui provoquent un repli identitaire de la part des tziganes. Ainsi, les règles sur la propreté et sur la division de l'espace entre sexes et groupes d'âge différents sont vigoureusement respectés dans les lieux d'hébergement provisoires que les finnois offrent aux tziganes (généralement des saunas ou autres bâtiments annexes d'une ferme), et les rencontres avec les finnois lors des

marchés et fêtes foraines donnent lieu à des disputes et rixes qui font ressortir à la fois les préjugés dont les tziganes sont victimes et les modes de comportements défensifs ancrés dans les modèles traditionnels qu'ils adoptent face à ces préjugés.

Vivre dans les interstices de la population dominante signifie vivre sans une histoire qui soit inscrite dans les lieux et sans perspective de modernisation réussie qui offrirait aux tziganes une place concrète et symbolique dans la société. Le mode de vie itinérant permet aux tziganes d'échapper à ce que Marc Augé appelle "la contrainte totalitaire du lieu" qui codifie la relation d'équivalence entre territoire, nation et culture, et ainsi de retrouver une marge de liberté, mais, contrairement à ce qu'Augé laisse entendre (140, 145), les non-lieux où cette liberté existe ne sont pas sans société organique, mais bien investis d'une autre société, celle des coutumes, traditions et rôles stéréotypés des tziganes, et ainsi d'autant plus contrôlés. Les espaces propres des tziganes s'investissent dans les marges négligées par la société. Ils offrent un refuge à la culture tzigane, portée par les traditions, mais sans articulation heureuse avec le processus de modernisation de la société. Les statistiques sur l'époque montrent que la modernisation de la société dans les années 50 et 60 fut un processus à double tranchant pour la population tzigane de la Finlande. D'une part, la sédentarisation a apporté une amélioration significative des conditions de vie et de santé, mais, d'autre part, elle a coïncidé avec, et partiellement provoqué l'abandon des métiers traditionnels, accentuant ainsi la dépendance aux indemnités de chômage et autres modes d'aide sociale (Pulma, *Suljetut ovet* 194). Les personnages de Baltzar vivent dans cette contradiction, et ses récits n'offrent pas de solution au dilemme: à la fin de *Verikihlat* et *Mari*, les protagonistes meurent, hors de camp tzigane, loin de leur famille, mais loin aussi des lieux anthropologiques de la culture dominante.

Dans l'article cité au début de ce texte, Pentti Saaritsa compare les relations d'appartenance chez Baltzar et Katz: si la relation du premier par rapport à la tradition est empreinte de pathos, le deuxième est plus détaché, apparemment "chez soi dans le monde entier" (117). Le premier roman de Katz dessine en effet un rhizome de relations généalogiques et de trajets géographiques, des "figures d'espace" complexes typiques de la littérature juive contemporaine (Jelen, Kramer et Lerner, "Introduction" 14-15). Elles sont sans précédent dans la littérature finnoise, mais il n'est pas clair que ce rhizome produise des relations d'appartenance heureuse,

comme Saaritsa le laisse entendre. Les lieux de Katz sont plutôt marqués par la contingence et l'imprévisible qui rendent les relations entre l'individu, la société et l'espace fort incertaines.

Le titre originel du roman peut se traduire en français par "Lorsque le grand-père est arrivé en Finlande en skis"; il s'agit d'une chronique familiale structurée par des épisodes et digressions où le comique et la parodie dominent, mais sur un fond qui a bien des éléments tragiques. Le titre met en valeur les thèmes du déplacement et de l'immigration, avec un clin d'œil au mode de transport traditionnel des Finlandais, mais les skis ne jouent aucun rôle majeur dans la narration. De plus, le récit d'itinérance est intimement lié à l'histoire moderne de la Russie et de l'Europe, dont l'arrivée des juifs en Finlande est en quelque sorte un effet secondaire. La plus grande partie de la population juive de Finlande provient des déplacements des recrutés juifs de l'armée de la Russie impériale sur le sol du Grand-duché, au cours du 19^e siècle (Harvinen, "Juutalaiset Suomessa" 291-298). L'arrivée des juifs en Finlande s'éloigne ainsi considérablement du récit national finlandais du 19^e siècle qui a construit les liens de légitimation entre le peuple et le territoire. La première partie du roman retrace cette période, alors que la deuxième est consacrée à la deuxième guerre mondiale et la dernière à la période contemporaine à la publication du roman.

La figure dominante de la première partie est le grand-père Benno. La course de sa vie est déterminée par de puissants facteurs qui ont façonné le monde moderne dans cette aire géographique: la politique extérieure et intérieure de la Russie, les tensions géopolitiques de l'Europe Centrale et Orientale, et la première guerre mondiale; la part que Benno, un sous-officier de petite taille, peut jouer dans ce contexte est minime. La contingence et l'incertitude sont caractéristiques à la fois de l'origine et de la destination de Benno. Recruté de force dans son enfance, dans un village dont le nom reste obscur – "Chlebsk? Chlobsk?", se demande le narrateur (11) – et dont la communauté juive n'est pas en mesure d'offrir une protection à ses membres les plus faibles, il grandit dans l'école militaire de Cronstadt et, arrivé à l'âge adulte, demande sa mutation à Helsinki, lieu de résidence de sa future femme qui a découvert, on ne sait par quel moyen, des photos de Benno, dont elle est ensuite tombée amoureuse. Benno participe à la guerre dans l'armée Russe, est blessé puis rapatrié suite à une expédition picaresque menée par sa femme et son amie pour chercher le soldat hospitalisé à Smolensk.

Parler de “rapatriement” dans le cas de Benno est problématique. Habiter en Finlande est pour sa génération de juifs un choix justifié non pas par une appartenance à la nation finlandaise, à la langue ou aux origines – à la “patrie”; c’est plutôt le choix le moins mauvais, la risque d’un pogrom étant toujours d’actualité en Russie. Lorsque Benno fait venir son père Salman chez lui à Helsinki, celui-ci souligne bien l’aspect fortuit de la destination:

Maintenant tu es chez nous, et nous prendrons soin de toi, dit Benno d’une voix apaisante.

– Bien sûr, bien sûr, mais ce n’est pas une raison pour me le chanter sur tous les tons, toussa Salman, je suis ici parce que je ne suis pas ailleurs. C’est aussi bête que ça. (46)

Si la littérature nationale de la Finlande a cherché à justifier le lien entre le territoire et le peuple par un recours massif aux mythes et aux oppositions tranchantes, il n’y a aucune motivation à la présence de Salman en Finlande. Le roman de Katz s’inscrit ainsi en opposition tranchée marquée par rapport à la tradition de la littérature nationale.

La situation de la famille de Benno n’est plus la même dans la deuxième partie du livre, qui décrit les années de la deuxième guerre mondiale, vu sous l’angle spécifique de la Finlande. Le narrateur est évacué sur la côte Ouest avec la famille, alors que son père – le fils de Benno – est mobilisé dans l’armée et participe à la guerre contre l’Union Soviétique. Toute la famille s’est fait naturaliser, mais cet acquis est toujours perçu comme contingent, le fruit d’un jeu politique intérieur motivé non pas par un philo-sémitisme affirmé, mais par le rapport de force entre la bourgeoisie et la classe ouvrière. Pendant la guerre, ce fait situe la famille – et les juifs finlandais en général – dans une situation complexe, étant donné que le pays, tout en protégeant sa population juive, est un allié de l’Allemagne nazie et que les soldats allemands sont présents dans la région et en contact avec la population locale, la famille du narrateur comprise. Cet épisode est mis en parallèle avec l’histoire des conversions forcées et des pogroms qui ont frappé les populations juives d’Europe et que la famille porte dans sa mémoire collective, ainsi qu’avec le récit biblique du pays que Dieu a promis à Abraham. La fuite en Suède à travers le golfe de Botnie est alors évoquée et les préparatifs sont commencés, mais les circonstances ne sont pas favorables – le carburant est rationné et le vent

trop fort pour hisser les voiles – et le plan tombe à l'eau. Si l'arrivée de Benno en Finlande est le résultat d'un jeu de contingences, sa résolution d'y rester l'est tout autant.

La dernière partie du livre ne propose pas non plus de résolution à la contingence des origines et au manque de lien entre les personnages, le lieu et la société où ils vivent. La famille retourne à Helsinki et réintègre la petite communauté juive de la capitale. La nouvelle situation géopolitique apporte de nouvelles possibilités d'entretenir des liens vers l'Est, c'est-à-dire vers la Russie devenue Union Soviétique, mais toujours porteuse de la tradition militaire dont Benno est fière, bien que son fils ait fait la guerre contre l'Armée rouge. Ici le texte souligne encore une fois la contingence des rapports. Benno amène son petit-fils au concert du chœur de l'Armée rouge. Après le spectacle, ils se faufilent derrière la scène, où le grand-père s'entretient joyeusement en russe avec les chanteurs, jusqu'à ce qu'un capitaine le tire à l'écart et chuchote dans son oreille un message:

- Voilà. Tout va bien. Tante Plischka t'envoie son bonjour. Les jumeaux sont à Gorki. Portez-vous bien. *Mir i družba!*

Après quoi il embrassa mon grand-père sur les deux joues, me chatouilla avec ses moustaches et disparut.

Grand-père regardait distraitement les bouteilles. Il était tellement abasourdi qu'il fut incapable de prononcer un seul mot pendant plus d'une minute. [...]

- Pourquoi moi, enfin, je n'ai pas de tante à Gorki, ni nulle part d'ailleurs. Et je ne connais pas de jumeaux! (185)

Les retrouvailles avec les origines mènent ainsi à la confusion des identités, et Benno devient le dépositaire d'une histoire familiale qui aurait pu être la sienne, mais ne l'est pas. Le roman rejoint ici, dans son traitement de la question de l'identité et du lieu, la tendance centrifuge de la littérature juive du modernisme et de l'après-guerre, où la relation à l'individu et à la communauté juive devient plus distancée dans l'espace, médiatisée par plusieurs langues et, par voie de conséquence, plus opaque et plus ouverte aux influences venues d'autres cultures et communautés (Waxman 4-6, et Jelen, Kramer et Lerner 6-7). Il est évident que l'identité des personnages de Katz n'est pas située dans l'espace de manière univoque. Ils évoluent dans un rhizome généalogique et géographique malléable, bousculé par les facteurs politiques, et dont les fils s'étendent, grâce aux nombreuses digressions du roman, de la Finlande vers la Russie, l'Estonie, la Pologne, la "Mitteleuropa" du 19^e siècle, les Etats-Unis et Israël. Le périmètre de l'É-

tat-nation est secondaire; les liens familiaux et d'amitié, vrais ou faux, s'étendent au-delà du territoire de la Finlande et des frontières linguistiques, et la forme rhapsodique du roman, qui casse tout développement linéaire et logique, tout périmètre limité, fonctionne en soi comme un modèle structural de ces liens complexes.

Dans ce contexte, la religion fonctionne comme un fondement de l'identité, mais d'une manière distancée, soumise au questionnement et à la parodie. La critique a noté la similarité entre Katz et la littérature juive américaine à cet égard, tout en soulignant que la dernière questionne souvent le caractère fermé de la communauté juive, alors que les personnages de Katz sont exceptionnellement ouverts à de nouveaux contacts (Tarkka 76). Dans le roman de Katz, la religion ne produit pas d'espace "propre" et bien délimité. Elle constitue plutôt un ensemble de repères culturels (dont un élément important est le yiddish) et de pratiques, un ensemble aux contours flous, susceptible d'être mis en relation avec d'autres espaces, d'autres contextes sociaux et d'autres traditions. Le roman met en valeur à plusieurs reprises l'hétérogénéité linguistique et sociale de la communauté juive, dont la cohésion est reproduite par un grand nombre de rites et de pratiques, elles-mêmes déplacés hors du cadre habituel, volontairement ou par la force des circonstances. Un exemple de ce déplacement survient lorsque la circoncision du petit frère du narrateur est interrompue par une alerte et reprise dans un abri antiaérien, au milieu des voisins finnois chrétiens qui regardent, étonnés, l'opération qui se déroule sous leurs yeux, accompagnée du sifflement des bombes qui tombent. Décrit sous un angle qui mélange parodie et révérence typique au traitement des sujets religieux dans le roman, l'action est finalement menée à son terme, mais sans obtenir le résultat voulu: le couteau ne coupe finalement que le tendon de l'index de Benno. Le rite religieux persiste, même si le lieu et le résultat sont frappés de contingence.

Daniel Katz et Veijo Baltzar représentent tous les deux dans leurs romans des populations mobiles qui transportent leur culture avec elles. Les juifs et les tziganes n'ont pas d'ancrage durable dans l'espace préconisé par l'État-nation; ils ne participent qu'obliquement au partage des significations assuré par les lieux anthropologiques. Leurs espaces sont plutôt des "espaces inessentiels" (Natter et Jones 149-152) créés avec des rites et traditions déterritorialisés, susceptibles de donner lieu à des concrétisations momentanées qui ne présupposent pas de lien actuel entre

la communauté et le sol. Par rapport aux lieux pleins de la culture dominante, les populations mobiles de Katz et de Baltzar s'investissent dans les interstices et les plis, dans les espaces laissés vacants et aptes à accueillir une communauté autre, à cheval entre la société dominante et son dehors. Dans ce sens, les romans de Katz et Baltzar peuvent montrer une voie vers une approche transnationale de l'identité qui échappe aux pièges des modèles identitaires fondés soit sur la présupposition de l'unité de l'espace, nation et identité, soit sur la multiplication des altérités qui servent trop facilement à conserver les structures d'opposition que l'on voudrait déconstruire (Ramazani 23-49).

Les romans de Baltzar s'inscrivent dans la problématique de la modernisation de la communauté tzigane, elle-même conditionnée par la transformation de la société finlandaise. La reconfiguration de l'identité tzigane, y compris – et essentiellement – dans les pratiques de l'espace, se fait ainsi en relation à la fois à la tradition des tziganes et à la culture dominante, dans un processus où le contenant et le contenu ne sont que momentanément distingués, les lieux propres des tziganes se situant dans les non-lieux interstitiels de la société finlandaise. De la même manière, l'image de la population dominante que les romans offrent n'est pas stable, mais soumis à une tension qui n'est pas résolue. Mais le problème qui persiste est l'absence d'espace de troisième type, d'espace liminal qui permettrait l'inscription équilibrée de la culture tzigane dans le processus de la modernisation.

Chez Katz, la relation à l'espace est déterminée par des processus de modernisation à une plus grande échelle, la décomposition de l'empire Russe, de "Yiddishland" et de "Mitteleuropa", la première et la deuxième guerre mondiale et la situation géopolitique de la guerre froide. La culture juive ne trouve pas d'assise durable dans ce monde, mais d'autre part la contingence dans les relations entre le lieu et l'identité est acceptée comme un fait, et non pas comme une anomalie. Partant de cette position, le roman de Katz développe une riche texture de trajectoires dans l'espace et dans le temps. Comme nous l'avons vu au début de cet article, cette richesse a été interprétée comme un trait qui le distingue de la tradition de la littérature finlandaise. Il faut cependant noter que Katz participe pleinement à "l'espace de représentation" de la culture finlandaise dans le sens donné par Henri Lefebvre à cette notion dans *La Production de l'espace* (40-57). Son roman renvoie à plusieurs intertextes essentiels de la période de l'éveil national et de la formation des codifications entre le territoire et la nation, y compris la variante du paysage propre à la population suédo-

phone du pays, vue d'une manière subtilement ironique par les Juifs évacués sur la côte Ouest pendant la guerre (voir aussi Envall, "The Period" 260-261). Comme un exemple réussi de fusion d'influences et traditions qui garde la valeur affective et identitaire des éléments qu'il met en jeu, l'œuvre de Katz témoigne de l'assimilation non pas comme oubli ou déni des origines, mais comme un acte créatif et positif (Kramer 306).

La littérature juive, et avant tout la littérature écrite en yiddish et les expérimentations artistiques qu'elle a produites (Gluchowska 143-144), pose un défi à l'historiographie de la littérature. De nature transnationale, produite par des acteurs mobiles, elle résiste aux narratives traditionnelles qui constituent des lignes de démarcation coïncidant avec les frontières linguistiques ou de l'État. La place de Katz au sein de la littérature finlandaise est aujourd'hui acquise. Présenté comme un écrivain d'une adresse stylistique et narrative extraordinaires, il figure dans les ouvrages de référence aux côtés d'autres auteurs de sa génération qui ont cherché à pluraliser le récit de la Finlande et des Finlandais. Baltzar n'a pas acquis la même reconnaissance. Issus d'une culture tout aussi mobile et transnationale, mais avec un héritage littéraire moins constitué et moins affirmé, ses romans sont plus facilement enfermés dans la catégorie de la littérature ethnique et marginalisés dans l'historiographie de la littérature contemporaine de la Finlande. Si la modernisation de l'identité tzigane que Baltzar questionne dans ses romans semble encore aujourd'hui être un projet inachevé, l'admission des tziganes dans l'espace de la représentation de la culture finlandaise l'est aussi.



- 1 Les tsiganes finlandais utilisent les notions traditionnelles de “mustalainen” et “kaale” pour se désigner. La première est dérivée de l’adjectif “musta” (finnois pour ‘noir’), alors que la deuxième se distingue de “kaaje”, qui désigne un membre de la population dominante. Dans cet article, j’utilise la notion “tsigane” pour désigner les “mustalaiset” finlandais.



Opere citate, Œuvres citées,
Zitierte Literatur, Works Cited



- Augé, Marc. *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil, 1992.
- Baltzar, Veijo. *Polttava tie*. 3^e édition. Helsinki: Tammi, 1969.
- . *Verikihlat*. Helsinki: Tammi, 1969.
- . *Mari*. 2^e édition. Helsinki: Tammi, 1973.
- Bernestein-Jaques, Paola, Guez, Alain et Tufano, Antonella. “Triologue: lieu, milieu, non-lieu”. In *Lieux contemporains*. Sous la direction de Chris Younès et Michel Mangematin. Paris: Descartes et Cie, 1997, 125-133.
- Clark, Colin. “‘Severity has often enraged but never subdued a gypsy’: The History and Making of European Romani Stereotypes”. In San, N. and Tebutt, S. (eds). *The Role of the Romanies. Images and Counter-Images of ‘Gypsies’/Romanies in European Culture*. Liverpool: Liverpool University Press, 226-246.
- Envall, Markku. “The Period of Independence 2, 1960-1990”. In *A History of Finland’s Literature*. Sous la direction de George C. Schoolfield. Lincoln: University of Nebraska Press, 1998, 210-274.
- Gluchowska, Lidia. “From Transfer to Transgression. Yiddish Avant-Garde – A Network within the Universal Network or a Complementary One?”. In *Transferts, appropriations et fonctions de l’avant-garde dans l’Europe intermédiaire et du Nord*. Sous la direction de Harri Veivo. Paris: L’Harmattan, 2012, 143-168.
- Grönfors, Martti. *Suomen mustalaiskansa*. Porvoo: WSOY, 1981.
- Harvinen, Tapani. “Juutalaiset Suomessa”. In *Juutalainen kulttuuri*. Sous la direction de Tapani Harvinen et Karl-Johan Illman. 3^e édition. Helsinki: Otava, 1998, 291-304.
- Jelen, Sheila E., Kramer, Michael P. et Lerner, L. Scott. “Introduction. Intersections and Boundaries in Modern Jewish Literary Study”. In Jelen, S. E., Kramer, M. P. et Lerner, L. S. (eds). *Modern Jewish Literatures. Intersections and Boundaries*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2011, 1-23.
- Karkama, Pertti. “Kalevala ja kansallisuusaate.” In *Kalevalan kulttuurihistoria*. Sous la direction d’Ulla Piela, Seppo Knuutila et Pekka Laaksonen. Helsinki: SKS, 2008, 124-169.

- Katz, Daniel. *Le grand-père Benno*. Traduit par Gabriel Rebourcet. Larbey: Gaïa, 1996.
- Knapas, Rainer. "J. V. Snellman – kansallisfilosofi." In *Suomen kirjallisuushistoria 1. Hurskaista lauluista ilostelevaan romaaniin*. Sous la direction d'Yrjö Varpio et Liisi Huhtala. Helsinki: SKS, 1999, 240-252.
- Koli, Mari. "Suomenruotsalaisuuden synty." In *Suomen kirjallisuushistoria 2. Järkiuskosta vaistojen kapinaan*. Sous la direction de Lea Rojola. Helsinki: SKS, 1999, 74-83.
- Kramer, Michael P. "The Art of Assimilation: Ironies, Ambiguities, Aesthetics". In Jelen, S. E., Kramer, M. P. et Lerner, L. S. (eds). *Modern Jewish Literatures. Intersections and Boundaries*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2011, 303-326.
- Laininen, Margit. "Valkoisen miehen synty." *Kirkko ja kaupunki* 22 janvier 1969.
- Landon, Philip. "Bohemian Philosophers: Nature, Nationalism, and 'Gypsies' in Nineteenth-Century European Literature". In Glajar, V. and Radulescu, D. (eds.). "*Gypsies*" in *European Literature and Culture*. New York: Palgrave, 2008, 45-67.
- Lefebvre, Henri. *La production de l'espace*. 4^e édition. Paris: Anthropos, 2000.
- Natter, Wolfgang et Jones III, John Paul. "Identity, Space, and other Uncertainties." In *Space & Social Theory. Interpreting Modernity and Postmodernity*. Sous la direction de Georges Benko et Ulf Strohmayer. Oxford: Blackwell, 1997, 141-161.
- Nummi, Jyrki. "Se ainoa tarpeellinen. Lyhyt johdatus kansalliskirjallisuuteen". *Kirjallisuudentutkijain Seuran vuosikirja* 50.2 (1997), 9-55.
- Otavan kirjallisuustieto*. Sous la direction de Risto Rantala et Kaarina Turtia. Helsinki: Otava, 1990.
- Puhakka, Jouko. "60-luvun viimeisiä, 70-luvun ensimmäisiä". *Karjalainen* 22 mars 1970.
- Pulma, Panu. *Suljetut ovet. Pohjoismaiden romanipolitiikka 1500-luvulta EU-aikaan*. Helsinki: SKS, 2006.
- Ramazani, Jahan. *A Transnational Poetics*. Chicago: The University of Chicago Press, 2009.
- Ripatti, Aku-Kimmo. "Suomalaiset neekerit". *Kainuun sanomat* 10 septembre 1969.
- Saaritsa, Pentti. "Outo ja tuiki tuttu". *Parnasso* 2 (1970), 117-118.
- Tarkka, Pekka. *Suomalaisia nykykirjailijoita*. 4^e édition. Helsinki: Tammi, 1980.
- Waxman, Meyer. *A History of Jewish Literature*, volume 5. New York: Thomas Yoseleff, 1960.
- Wrede, Johan. "Johan Ludvig Runeberg – Kansallisrunoilija". In *Suomen kirjallisuushistoria 1. Hurskaista lauluista ilostelevaan romaaniin*. Sous la direction d'Yrjö Varpio et Liisi Huhtala. Helsinki: SKS, 1999, 220-239.